

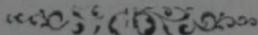
Ici aussi a passé le souffle de la victoire ! Sur les murs de la rue de l' Arsenal, s'inscrit le nom glorieux de Roland Garros. Les portes du vieil emplacement se sont rouvertes, les maisons se reconstruisent.

Aux généreux dons en argent de membres fondateurs et bienfaiteurs — parmi lesquels on a plaisir à compter la plupart des Autorités et Notabilités de l'Île, — viennent quotidiennement s'ajouter les dons en nature et les collaborations qui sont pour beaucoup un honneur en même temps qu'un devoir.

Les cornettes blanches sont revenues, hirondelles de printemps. Les enfants pauvres ont repris le chemin de la bergerie ; les Dames patronesses et les bienfaitrices ont renoué la tradition des devancières ; la crose du Pasteur étend sur elles son ombre protectrice ; la Croix, l'éternel gage de durée et de confiance, est toujours sur votre horizon.

Courage donc Mesdames et Messieurs. Vous faites une Œuvre de justice et de beauté ! Car, et vous me permettez pour finir, d'emprunter le style de Lacordaire, ear, « la charité est belle en quiconque l'accomplit ; elle est belle dans l'homme mûr qui retranche une heure à ses affaires, pour la donner aux affaires de la souffrance ; elle est belle dans la femme qui s'éloigne un moment du bonheur d'être aimée, pour porter l'amour à ceux qui n'en connaissent plus que le nom ; elle est belle dans le pauvre qui trouve encore une parole et un denier pour le pauvre ».

HIPPOLYTE FOUQUE



Troisième Partie

CONCOURS DE 1922

RÉSULTATS DU CONCOURS DE 1922

PROSE :

2^{me} Prix

(EX ÆQUO)

Mlle ESTELLE DE HEAULME
pour sa nouvelle : *Histoires du temps passé.*

Mme LUDOVIC REVEST
pour son conte : *La part de Marie-Anne.*

Mention

Le PRINCE VINH-SAN
pour son conte : *Les deux radios.*

PEINTURE :

2^{me} Prix

(EX ÆQUO)

Mme EUGENE ADAM DE VILLIERS
pour un paysage à l'huile.

Mlle SOLANGE MOTAIS DE NARBONNE
pour une nature morte.

PHOTOGRAPHIE :

Un prix de Cinquante francs a été attribué à l'auteur anonyme des photographies envoyées au Concours.

COMPOSITION MUSICALE :

Un prix de Cent francs à Mme FORKIN pour sa composition musicale du *Sonnet d'Arvers.*



plein d'un vague émoi ; la poésie, les romans de Marguerite Monnot ont banni les contes enfantins. On reçoit, on danse, simplement, sans un luxe apprêté, à la vieille mode bourbonnaise. On voudrait savoir avec qui on se mariera : on consulte le sort avec des pratiques mystérieuses enseignées par les vieilles servantes nées aux pays étrangers. Le cousin Gaston revient. La terre l'appelle. Il se fait habitant à vingt ans. Il est aimé, naturellement. Les deux jeunes filles se confient leur secret. La plus riche se sacrifie à la plus belle. C'est l'orpheline qui épouse Gaston. Mais faut-il s'attrister ? Cela n'empêchera pas Eve au cœur généreux de devenir grand-mère.

Quelle saveur bien créole respire cette nouvelle ailée, toute pleine du pays, du vrai pays créole, celui de la campagne, à l'« habitation » ! Que de jolies descriptions de la radieuse nature à l'île Bourbon ; que de charmants détails de mœurs, comme l'oiseau de la Vierge ! Quelques silhouettes sobrement, mais facetieusement dessinées : le facteur, le gérant d'habitation ; des tableaux animés : la promenade à âne sur Cadichon et Coco-dur avec le poney Caprice ; la sucrerie d'autrefois ; la jeune fille, dont la belle tresse est happée par la grande roue ; un cri, elle est écrasée.

Cette nouvelle se lit tout d'un trait. L'intérêt ne se ralentit pas. On voit tant de choses, unies par un fil si léger, et l'on passe de l'une à l'autre si doucement ! Il y a de la couleur, de la vie, une pointe de sentiment et ce qui, avec la beauté, est essentiellement féminin : la bonté. L'amour du pays natal pénètre tout. Mais le pathétique ne tourne pas à l'émotion. C'est lesté, c'est pimpant, c'est frais, c'est heureux et c'est poétique, comme le passé.

Peut-être un peu plus de travail, sans en avoir l'air, aurait-il permis à l'auteur de substituer partout les épithètes expressives, particulières, utiles à celles qui se présentent d'abord à l'esprit, et d'éviter quelques expressions d'une énergie, d'un pittoresque un peu négligés.

On aime à voir, dans cette captivante nouvelle, alerte, pleine d'entrain et sans prétention, une image du vieux pays créole de Bourbon, qui n'échappe pas au changement, qui est la loi de la vie.

Avec « *La Part de Marie-Anne* » nous passons du genre narratif et descriptif au genre sentimental et psychologique.

C'est l'histoire, heureusement inachevée comme la vie de Marie-Anne elle-même, d'une fillette, d'une jeune fille, d'une jeune femme, qui aime à la folie les enfants, que le sort a privée du bonheur de la maternité, qui en souffre et qui, mélancoliquement, se console en pensant qu'à aimer les enfants des autres, elle n'a reçu d'eux que des joies, des sourires, des caresses et que c'est, peut-être, en fin de compte, la meilleure part.

Cette étude d'âme est habilement variée par le défilé de tout un cortège de bambins, aimés dans des cadres très différents. On voyage ainsi de la cafétéria en fleur de la Ravine Citron, à l'Entre-Deux, où s'écoula l'enfance de Marie-Anne, au pied du Dimilite, à St-Denis, à Paris, en Belgique, en Normandie. Mais, à part le village natal, un coucher de soleil à Cilaos, sommairement brossé, et la pluie à St-Denis, la description ne tient qu'une toute petite place dans cette histoire d'un cœur. Histoire partielle, car si le cœur a ses pudeurs, l'art a aussi ses exigences et Marie-Anne, dans ce jour de pluie où elle ne sait que faire, remontant le chemin des souvenirs, ne veut rencontrer que ceux dont lui parle son album, ces cartes-postales et ces photographies, portraits des tout-petits, fantaisistes ou réels, qui ont été l'espoir et la joie des jours écoulés.

Quelle riche galerie de portraits d'enfants : Suzanne et Toto, Nanette et Milo, Dédé et Marcel, Sonia et Luco, Jean-Paul, puis trois orphelins, André, Charles et Mano, Mimi la parisienne, le belgo-créole Jacquot, Jo et Charlotte, et Lulu, le roi du bord sur le « Général Duchesne » et d'autres encore.

Que de jolies scènes croquées d'un pinceau délicat, les unes amusantes comme les chansons créoles à Paris, les autres, gracieuses et touchantes, comme les baisers de Jean-Paul ou le « maman » échappé à Nanette, à Cilaos !

Cette attachante étude, très originale parce qu'elle est très personnelle, d'un état d'âme qui est celui, sans doute, de bien des femmes et qui, par là, a un haut caractère d'humanité, est une pénétrante analyse psychologique. La fillette, éprise des petits enfants, compagnons préférés de ses jeux, s'émerveille du mignon bébé d'une malabaraise et l'apporte, enthousiaste, à sa maison. Plus tard, institutrice, elle vit encore au milieu des enfants. Puis, elle connaît l'amour, le vrai ; elle attend, dans une espèce d'extase, la maternité. Mais le temps s'écoule. Elle a honte. Elle a peur de faillir à l'espoir du mari également fou des enfants. Elle tombe à la neurasthénie. Se ressaisissant, elle voyage. Elle se console par la bienfaisance et finit par se résigner.

Peut-être faut-il regretter une certaine tendance du style à l'abstraction, de la pensée aux généralités didactiques, et une facilité, une abondance qui ne se censure pas assez sévèrement. Quelques expressions laissent penser que l'auteur pourra aisément, avec plus de travail, donner des œuvres aussi substantielles et plus parfaites.

La nouvelle « *Les Deux Radios* » met en œuvre, semble-t-il, des souvenirs douloureux à plus d'un à La Réunion. Qui ne se rappelle l'incendie de « Ville d'Alger », le 1er février 1920, à 80 milles de notre Port, et la disparition tragique des passagers et de l'équipage, sauf une poignée de « rescapés », débarqués le 10 à Foulpointe d'un canot du bord, malgré un cyclone, après des souffrances inouïes et non sans avoir subi des pertes cruelles ?

Le jeune marconiste Darnetel fait son premier voyage à bord de la « Ville de Blidah » sur la ligne Marseille-Madagascar-Réunion-Maurice.

A Djibouti, un second lui est adjoint, Frontan. Ils causent du service et nous instruisent du fonctionnement de la T. S. F. à bord. Impossible de ne pas parler de naufrage. Mais cette perspective, toute théorique, laisse bien calmes nos télégraphistes : leur tâche est aisée, ils lancent le signal S. O. S. et ils se jettent dans les embarcations de sauvetage.

On vient de quitter La Réunion. On fait route sur Marseille. La catastrophe imprévue est proche. C'est ici le cœur du récit. Tout ce qui a précédé, c'est-à-dire les deux tiers de la nouvelle, n'est que préparation.

Nos télégraphistes, alarmés par une agitation insolite à bord, sont dans la cabine de T. S. F.. L'ordre vient de jeter l'appel au secours. Un claquement. Quelque chose s'est rompu. Quoi ? Qui sortira pour voir ? le poste le plus dangereux c'est la cabine. Darnetel y reste. Hélas, c'est l'antenne qui est brisée. Pendant que les passagers et l'équipage se ruent dans les embarcations, sur les radeaux, l'intrépide marconiste, fidèle au devoir, répare l'antenne atteinte par les flammes. Darnetel peut lancer l'appel désespéré du navire en détresse. La cabine est une étuve. Voici à présent que le mât s'abat. Il faut cependant sauver ces malheureux. « Sautez à l'eau » crient-ils, de la mer, à Frontan, qui, au milieu des flammes, saisit les fils pendants et refait une antenne de fortune. L'infortuné ! Sa main défaille. Il s'abat sur le pont, le crâne fracassé. Darnetel, dans la cabine, lance sans arrêt l'appel suprême. Il ignore que c'est en vain. La chaleur est étouffante ; les parois grésillent. Il revoit Marseille, la Juliette, sa mère, Yvette sa fiancée et il meurt, à son devoir.

Cette dramatique nouvelle est traitée avec un sens du dialogue et du pathétique remarquable. Malheureusement, il y a trop d'inutilités. Le début est pâle, froid, trop long. Et la correction laisse un peu à désirer.

« *Des fleurs* » est une trop brève composition, qui témoigne de dispositions littéraires remarquables. Mais l'auteur est-il bien sûr que le lys soit si fier d'avoir été l'emblème des rois de France ? Il y a du maniérisme dans cette ingénieuse, leste et gracieuse bluette. Ce n'est qu'une promesse.

JULES PALANT

de l'Académie de La Réunion.

Une histoire du temps passé

Devise : *Le froid me chasse !...*

Ce soir, grand'mère oublie de tricoter les mignons chaussons, couleur de ciel, destinés au Bébé — surprise que Bonhomme Noël doit déposer — vienne la fin Décembre — dans le joli berceau ouaté, dont rêvent les jeunes mariées.

Grand'mère aussi rêve, devant la fenêtre large ouverte, par où monte, du jardin tout proche, un doux parfum de roses mortes.

... « Grand'mère, une histoire ! une histoire du temps passé ? »

Autour des cheveux blancs, si soyeux, qu'on les dirait semblables aux boucles poudrées à frimas des marquises d'autan, la fraîche couronne de jeunes fronts curieux s'est nouée.

Là-bas, entre les plates-bandes ourlées de myosotis, sur le fond plus sombre de la tonnelle aux liserons refermés, passe une robe claire de fillette que lutine un gros toutou frisé.

Et grand'mère commence, de cette douce voix éteinte, que l'imperceptible fêlure de la vie donne à nos bons vieillards, qui ont déjà beaucoup pleuré, comme aussi beaucoup consolé.

... « Le temps passé ! Mais, n'était-ce pas hier que je bondissais, comme Jeannine, avec ma jupe courte et ma bergère de paille tressée, dans le verger, et sous les vertes caféries de notre habitation des Flamboyants ? ...

Ma vieille ninnin me suivait, et je distingue encore, à près de quatre-vingts ans, sa bonne et honnête figure, sur laquelle les durs labeurs et les tortures de l'esclavage avaient creusé deux rides. Ces rides, je savais leur histoire, et mes larmes chaudes d'enfant choyée coulèrent, bien souvent, au souvenir du grand désespoir farouche de ma chère Babet, le jour où un maître cruel lui arrachait sa petite fille, pour la vendre à un traitant voisin.

« Mon Dieu, est-ce que les petites filles noires n'ont pas toujours besoin, elles aussi, comme les autres, d'une maman pour les garder ? »

Oh ! comme j'aimais ma vieille ninnin qui m'avait bercée, si longtemps, entre ses pauvres bras déshabitués de caresses, puis balancée, dans le hamac tendu entre les branches d'un letchis, en me chantant un de ces refrains créoles qui endorment les petits enfants ! Plus tard encore, lorsqu'elle reprisait les bas de la famille, Babet m'apprenait les airs bizarres de son pays, que je redissais, en dansant.

A l'ombre des grands flamboyants traçant, sur le ciel, un beau pavillon rouge, c'est moi aussi qui m'amuse à enfilier, dans ce long crin enlevé à l'un de nos chevaux créoles, des perles, dont je fais à ma poupée en cire, un collier et des bracelets multicolores.

Entre les hautes racines bosselées du plus vieil arbre, c'est la bergerie, où j'aligne, chaque matin, les cinquante-deux animaux de mon Arche de Noë. Je vois la brebis brune et son tendre agneau blanc, comme celui de la Fable, que le vilain gros loup, un jour, avait voulu croquer, mais le berger veillait, avec son chien Fidèle. Seulement, dans le combat, l'une des pattes de Fidèle était restée entre les crocs du loup, et, depuis, notre brave défenseur boitait : mais, je l'en aimais davantage.

Entre tous, mes préférés ce sont les deux pigeons gris tachetés de roux, que j'ai baptisés Fanfan et Lili. Les premiers sortis de l'Arche, comme au récit de l'Histoire Sainte, ils me semblaient toujours vouloir s'envoler vers une autre terre, très lointaine, celle des premiers hommes, lorsque je les posais, bien à l'abri de la grosse chat-

le gourmande, sur le talus moussu qui domine ma bergerie.

« Viens-tu, Eva ?.. J'ai préparé la colle, et le soleil est déjà très haut ».

Au détour du chemin creux enfoncé dans la clairière, paraît un long garçonnet qui n'a pas fini de grandir, dans son costume de coutil gris copieusement étoilé de taches de pignon d'Inde. C'est mon cousin Gaston, les mains chargées du bâton de colle et de la cage en moufia où volète, effarouché, un jeune serin du pays.

D'un bond je suis près de lui, et, tandis que Babet, déposant ses lunettes, rassemble à grand peine la coquille qui lui sert de boule à ravauder, et sa pelote de coton que ma brusque enjambée a fait rouler plus loin, — nous atteignons, Gaston et moi, le terrain vague qui prolonge la vanillerie. Là, comme de coutume, on se dispute un peu, tous les deux :

« Suspensions la cage à cette branche de goyavier ?

— Non ! c'est trop haut perché.

— Je t'assure qu'il n'y a pas assez d'épis de millet, sur le bâton de colle ?

— Moi, je te dis que si !

— Pour sûr, les becs-roses ne viendront pas.

— Est-ce que les filles savent mieux que nous ? ».

Sur cet argument tranchant, nous nous blottissons, silencieux, derrière une touffe de vétyver, pour écouter l'appel joyeux de notre serin, à tous les pauvres petits habitants des airs qui vont, confiants, se faire prendre.

Oh ! ce plaisir barbare des enfants d'autrefois — si peu méchants pourtant — d'emprisonner ainsi, entre les grilles étroites d'une volière peinte en vert, ces délicieux oiseaux des îles, ivres d'espace et de soleil !.

Les jours de « bonne colle » nous rapportions à la maison, notre cage en moufia pleine de serins, de becs-roses, de coutils, et de cardinaux batailleurs qu'il fallait bien vite séparer des autres, les méchants !

Quant aux becs-roses, si frêles en leur grâce ailée, nous les apprivoisions bien vite sur nos doigts tendus en bâtonnets, où ils sautillaient délicieusement, et nous les faisions manger sur nos lèvres. Chaque matin, alors, c'est leur gazouillement joyeux qui m'éveille en mon petit lit, où je rêvais que la forêt était entrée, pleine d'oiseaux, dans ma chambre close.

..... Dans chacun de mes souvenirs, c'est Gaston qui repasse, avec sa grosse tête espiègle casquée d'une toison blonde roussie par le soleil. L'habitation de son père, Terre-Franche, séparée de la nôtre par un champ de cannes, lui permettait, aux vacances, de me retrouver chaque jour, et, c'étaient alors, sur la plate-forme, dans les vergers, au bord de la Rivière du Mât, des amusements toujours renouvelés.

— Un matin du mois d'Avril, nous allions cueillir, tous les deux, dans la grande allée qui borne l'habitation, des branches de palmiers pour en faire des rameaux. Le renouveau était dans l'air et nous chantions, à pleine voix, le refrain pascal cher à nos aïeules :

Sur son anon, le Christ passe,
Chrétiens, étendez vos rameaux,
Il vous donne, aujourd'hui, sa grâce :
Entonnez vos chants les plus beaux.

Aïe ! aïe !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Au secours, Gaston !.. des guêpes !..

Sous une branche de palmier traitreusement repliée, se dissimulait un large nid de guêpes que mon rameau avait dû frôler, car les insectes, en fureur, se ruèrent, aussi-

tôt, vers mon chapeau de paille. Ainsi que la plupart des garçonsnets créoles élevés au grand air, Gaston était leste et brave : sa main droite saisit la mienne, et, en une course folle, sans souci des broussailles qui déchiraient ma robe d'indienne rose, il m'entraîna hors des atteintes des méchantes guêpes.

... « Souffres-tu beaucoup ?

— Pas trop. Seulement quelques piqûres, là, sur mes bras nus ».

Très vite, selon la vieille recette créole de l'époque, mon cousin arrache des herbes voisines, trois feuilles différentes, dont il se met à frotter, consciencieusement, les traces rouges de mes pauvres bras.

« Ça va mieux, merci Gaston, tu es un homme, toi ! Aussi, vois-tu, lorsque je serai grande, nous nous marierons tous les deux. Comme cela, tu seras toujours près de moi, pour me défendre contre les guêpes, et toutes les autres bêtes cruelles de notre pays.

— Si tu le veux, Evangéline ?..

— C'est entendu. Et si nos parents nous refusent leur consentement, eh bien ! je me noierai, tout exprès, dans la rivière, comme Virginie, et toi, tu te laisseras mourir de chagrin, sur le bord, comme Paul ».

Gaston se gratta l'oreille.

M'épouser, il le voulait bien, mais... ! se laisser mourir de chagrin, sur la rive, voilà qui compliquait singulièrement sa conception de l'avenir !

Adorable naïveté de l'enfance ! Savions-nous, seulement, ce que vaut un serment, lorsque le soleil luit en larges ondes, sous les feuilles, et que, du champ voisin, monte le cri d'appel de la caille qui rentre au nid ?...

Les jours de grande pluie, si monotones à la campagne, nous repassions, l'un à un, tous les ouvrages de notre bibliothèque enfantine.

— Car, mes mignonnes, en raison de la rareté des transports d'Europe, et de la longueur de la route, par la voie du Cap, les livres d'autrefois étaient peu nombreux, et coûtaient fort cher ! —

Je choisisais les Contes de Fées, Gaston préférait le Robinson. Tour à tour, j'incarnais la Belle au bois endormie cent ans dans son château de la forêt, et qu'un matin, le Prince charmant vient éveiller, en lui baisant la main !..Ou Cendrillon, dont la pantoufle de poupée fait le bonheur... Peau d'Ane et Blanche Neige....

Et je passais, comme toutes ces belles princesses de Perreault, avec mon diadème en perles d'eau, et mes toilettes étincelantes aux rayons de lune, aux longues traînes qui bruisaient, délicieusement, sur les marches de mon palais de marbre fin.

L'on ne sait jamais tout ce qu'il peut entrer de rêves encore imprécis, et d'impatients désirs de vivre, dans l'âme frêle d'une petite fille !

Bien vite alors, mon cousin me ramenait au réel, en me détaillant, avec conviction, l'adresse et l'ingéniosité de Robinson dans son île.

Le lendemain, au premier chant des oiseaux, si le soleil dessinait sur le bleu, violet encore, de nos montagnes, ses traces lumineuses, nous bâtissions notre cabane dans un des coins solitaires du verger, qui devenait notre îlot à nous.

Une jeune empondre de palmier nous servait de plat ; des feuilles de lataniers figuraient les peaux de bêtes pour nous préserver du froid ; et les martins, qui s'enfuyaient, avec un cri d'alarme, sur nos têtes, c'étaient les oiseaux sauvages, que nos flèches n'atteignaient jamais. Gaston figurait assez bien le marin civilisé, et moi, je m'efforçais de me hausser au niveau du nègre Vendredi, qui l'aidait à bâtir notre pauvre hutte, au voisinage d'un gros arbre bizarrement contourné, sur lequel grimpaient, en imagination, de jeunes singes très privés.

Quel est l'enfant créole, robuste et sain, qui n'a pas, une fois ou l'autre, en vacances, joué au Robinson du livre ?

..... Mais, le temps passe ! J'entrevois, comme une claire vision d'aube reposante toujours, après les années écoulées, les blanches mousselines de ma Première Communion qui enveloppaient, comme d'un nuage immaculé, ma petite âme très candide, d'enfant gardée.

Plus tard, je dis adieu à mes poupées les plus chéries, Rose et Renée, deux grandes filles déjà que je proclamais incomparables, avec leur corps en peau rosée boursée de son, et leur tête de porcelaine fine encadrée de boucles blondes, comme les miennes :

« Elles ressemblent étonnamment à leur mère, mes aînées », décrétais-je avec une vague complaisance, pour l'avoir entendu dire.

J'oublie de grimper encore aux branches hautes du prunier, pour y cueillir les fruits que je préfère, ou d'escalader, devant la plate-forme de la Sacrerie de mon oncle, les tas de bagasse, dont quelques filaments s'attachent à mes chaussettes ; la chasse aux vilains caméléons verts et rouges, suivant leur humeur, qui tournent si lestement autour des troncs d'arbres, pour mieux se dissimuler, ne me dit plus rien, à présent.

Les épines folles et les piquants respectent, maintenant mes robes allongées ; ma chère vieille ninnin, hélas ! n'est plus là pour me gronder ! Je me réveille, jeune fille, à seize ans, au mois de Septembre.

— J'ai, près de moi, pour les vacances, ma cousine Elise, si pâle et si distinguée, avec son profil pur de sainte de vitrail, et son sourire triste toujours : c'est qu'elle a déjà tant souffert ! Sa mère morte trop vite ; son père aussitôt remarié, et tué, cinq ans plus tard, dans un horrible accident de voiture ! une marâtre qui lui fait sentir, chaque jour, qu'elle est de trop, dans la maison, avec ses enfants, à elle !

Alors, la pauvrete voudrait bien, si jeune encore — mon âge à peine ! accepter un poste d'institutrice, dans une famille de Saint-Benoît. Mais, avant cet exil, mes chers parents, dont le cœur si large garde les traditions familiales, vont lui refaire, dans l'air pur et vif des Flamboyants, une jeunesse trop hâtivement close.

Je la chéris tant, ma cousine, douce et sereine sans cesse, malgré ses épreuves, et si reconnaissante des tendresses qui lui ont trop tôt manqué, en creusant, dans son pauvre cœur, un grand vide. Oh ! les vides de tendresses au cœur des jeunes filles, dont la grâce et la pureté semblent tracer, sur leur passage, un sillage de blanchœur, c'est triste, comme un couchant d'or sur les lointains gris !...

... A présent, j'aime à errer, rêveuse, mon livre refermé, sous les vieux arbres qui m'ont vue naître, à prendre les étroits sentiers solitaires perdus dans notre îlet. Elise m'accompagne, et parfois, nous nous arrêtons pour écouter le bruit calin, entre les songes, du ruisselet qui alimente la cressonnière.

Devant nous, s'envole, dans un rapide froufroutement d'ailes, une tourterelle matinale, et nous entendons encore son mélancolique roucoulement, là-haut, sur le grand évi, dont les fruits achèvent de mûrir. Une autre voix lui répond puis d'autres encore, plus sonores, cette fois, de serins et de moutardiers. Sous chaque feuille, chaque pierre, au creux des buissons, c'est quelque bestiole qui bruit ; une abeille butineuse s'en va retrouver sa ruche que l'on devine, toute proche, dans ce tournoiment irisé où gravite l'essaim diligent.

Il est si beau, le matin de mon île !

Si beau aussi, le soir, avec son dôme de lumière dans le grand silence qui descend !.

Combien de fois, ma cousine et moi, appuyées à l'une des colonnes de notre varangue, nous cherchions, dans le ciel splendide, nos amies les étoiles, pour leur chuchoter des secrets. Secrets candides des jeunes filles d'alors : fleur détachée du bouquet blanc et séchée entre les pages du missel, ruban qu'on a porté, la veille, dans une saun-

terie de famille, et qui tranchait, en vif, sur vos cheveux : confiance émue d'une amie, le soir, sous les bambous, dont le craquement dans la brise semble une voix qui vous répond. Vieille poésie du temps, désuète un peu aujourd'hui, où notre âme passait, dans la faveur de son accent :

* Vous parliez, bien souvent, d'amitiés éternelles,
Du ciel qui réunit les âmes fraternelles
Qu'il sépare ici-bas !
Et, lorsque vous voyez une étoile qui tombe,
Vous dites : « le ciel vient d'entr'ouvrir une tombe »
Et vous pressez le pas !

Et nos lectures d'alors, comme elles nous passionnaient, bien plus encore que le Robinson Crusé, ou les Contes de Fées qui avaient enchanté mon enfance !

Les premiers ouvrages de Victorine Monniot, cette amie chère à nos aînées — venaient alors d'être édités, et, sous le patronage de notre Evêque Mgr Maupoint, allaient, dans chaque famille créole, apporter le reflet ému des visions jadis entrevues.

Marguerite, et les Semeuses de bon grain, dont les pages éducatrices et vécues évoquaient pour nous, avec les sites enchanteurs de notre île, les scènes journalières de la vie coloniale, c'étaient nos livres de toutes les heures. Nous les revivions à deux.

* Ici, Marguerite a passé, avec Hélène ».

— Là, ont joué, à cache-cache, les enfants de Madame de Gaillac. —

— C'est sous une touffe de roses du Bengale, semblable à la nôtre, que se réfugiait le joli petit lézard vert pourchassé par Pierre ».

Et, si notre voiture passait, le dimanche, sur la route en lacets qui borde la Ravine des Chèvres : « Au fond de ce ravin, Marie de Laval a roulé, à demi morte, du cabriolet qui la reconduisait au Badamier ».

Et la résignation sublime de la jeune veuve, entre ses orphelins ! et le suprême sacrifice de Marguerite à vingt ans ! Comme tout cela nous semblait simple, alors, parce que c'était le devoir, et qu'on nous l'avait enseigné.

Car les jeunes filles d'alors, mes chéries, s'épanouissant à la seule ombre tutélaire du foyer domestique, gardaient une fraîcheur d'inspiration, avec ce je ne sais quoi d'adorablement pur qui en faisait une petite chose exquise, devant laquelle les hommes, même blasés, s'inclinaient comme devant un autel.

Nous étions ces jeunes filles-là, et c'est pourquoi nous accueillimes, avec des cris de joie, en ce midi de septembre, l'arrivée du facteur rural.

Je crois revoir Bonhomme Henri, cassé un peu déjà sous le poids de son sac trop lourd mais rude à la marche, et jovial toujours, avec ce large sourire qui découvrait une seule rangée de fortes dents noircies par le tabac. Car, il aimait sa pipe, le brave Bonhomme Henri ; l'on dit même qu'il n'aimait qu'elle, ayant toujours refusé de se marier, et habitant, tout seul, une mauvaise petite case en paille de vétiver, sur le bord de la grande route.

Du plus loin qu'il nous aperçut, il nous tendit une enveloppe jaune, couverte de cette grosse écriture que je connaissais bien.

« Papa, une lettre de Gaston ! »

Bonhomme Henri, tout ruisselant de sueur, passe à la cuisine, où on lui fait servir un « bon coup de sec », et père, ayant assujéti ses lunettes d'or, sur ce nez bourbonnien qui lui donne un air royal, se met à déchiffrer l'épître de Gaston.

Pauvre Gaston, il avait, quatre ans auparavant, alors qu'il achevait ses études au collège des Jésuites, perdu son père, et depuis, le cousin qui lui servait de tuteur le gardait à Saint-Denis, pour l'intéresser au commerce des tissus et des bijoux de l'Inde, prospère à cette époque. Mais Gaston aimait la terre, cette belle et bonne

terre que ses ancêtres s'étaient passée de père en fils, et il y revenait, aujourd'hui, à vingt ans, prendre la direction de Terre Franche confiée à un gérant.

Je me souviens que ce jour-là, nous nous étions levées avec le soleil, Elise et moi, pour guetter, sur le chemin, le passage de la diligence. C'était un matin tout bruisant de chants d'oiseaux ; on en voyait, partout, lissant au premier rayon leurs plumes soyeuses, dont un léger duvet, détaché d'une aile de bec-rose, montait, devant nous, dans un souffle de brise.

De chaque nid accroché aux branches touffues des jeunes arbrisseaux, l'on entendait s'échapper de tendres gazouillis qui faisaient accourir les mères, déjà penchées vers la dernière goutte de rosée, cachée dans le repli des feuilles, ou sur l'épi de millet qui se balançait sur sa tige.

Des engagés, en large culotte rayée retroussée aux genoux, s'en allaient à la corvée, le boursac de vacoa au dos, à la main le long sabre à cannes. Le Commandeur les suit, sur un vieux cheval de fatigue, rompu de longdate aux aspérités du chemin ; il nous salue au passage, et je m'amuse follement de sa silhouette-type toujours encadrée d'un vaste parasol en toile bise, ouvert à toutes les heures, et par toutes saisons, car il possède aussi ses petites manies, Monsieur Edouard.

Et, curieuses, nous hâtons le pas. Chaque roulement lointain, chaque tintement connu nous tenait aux aguets :

« La voici ! Je l'entends ! »

— Non, c'est un bœuf de charroi qui passe, avec sa clochette au cou, ou encore la charrette de cannes à sucre, dont nous oublions, dans notre impatience, de détacher une mauricienne aux nœuds rosés si tendres !

« Cette fois, c'est elle, écoute ses grelots ? »

Au tournant de la route poussiéreuse hordée par des bouquets de lataniers, l'antique diligence s'avance pén-

blement, au trot saccadé de quatre fortes mules du Poutou, et nous apercevons déjà, perchée sur l'impériale, une grande malle en fer-blanc, peinte en bleu, qui doit être celle de Gaston.

Les voyageurs sont nombreux : une modiste, les mains remplies de menus paquets ficelés dans du papier jaune ; toute une famille d'ouvriers, dont le dernier bambin bat des mains en apercevant, sur le bord de la route, la charrette munie de banes en bois, qui doit les ramener au logis. On se déboîte.

Comme mon cousin a grandi, durant ces quatre années, tellement que j'ai peine à reconnaître mon jeune compagnon de jeux, dans ce beau garçon développé, dont les cheveux blonds ont foncé, mais dont la physionomie, toujours la même, respire en nous revoyant

« Enfin, vous ! quelles bonnes parties l'on va pouvoir recommencer ! Eve, est-ce qu'il y a toujours des moutardiers dans l'Ilet ? »

Vite, on s'embrasse à la ronde. Un Indien de l'établissement charge sur sa tête munie d'un chamblis en feuilles tressées, la malle de Gaston et, dans un impatient chassé-croisé de demandes et de réponses, nous atteignons la varangue où nos parents multiplient, en nous apercevant, leurs signaux de bienvenue.

« C'est Gaston ! Comme il a poussé !... Mais !... — le campagnard parle — l'air de la capitale lui va si peu ! Voyez-moi ce teint ? Oh nous allons changer cela ! »

Mais Gaston ne se lasse pas de contempler notre vaste horizon de montagnes, et cette houle verdoyante des champs de cannes perdus à l'infini, dans la plaine et sur les coteaux.

« Oh ! que c'est grand partout ! Et j'aime tant notre campagne ! »

— Tout beau, Monsieur l'habitant, fait mon père, à demain le tour du propriétaire ».

Mais oui, c'est pourtant vrai. Ce Gaston, avec lequel je jouais, hier encore, à la marelle, et qui me traînait, sous les arbres, dans une large emprise de palmier, en me criant que je devenais vraiment trop lourde pour ce jeu-là ! Gaston est aujourd'hui un gros propriétaire, dont les champs de cannes, les caféries et la vanillerie plus étendus que les nôtres, sont admirables à voir, avec leurs belles touffes bien fournies, leurs jeunes plants alourdis de daies vertes et rouges, leurs fleurs en étoile qui foisonnent, parfumant l'air.

Peu de jours ont suffi pour rendre à ce terrien l'amour du sol natal inné au cœur de tout créole, et pour initier cet échappé de collège aux premiers secrets de la culture que ses pères ont pratiquée, et qui doit, plus tard, constituer à ses enfants, un patrimoine de labeurs sains et de fécondes richesses.

Mais l'ancien Gaston demeure, qui nous aime comme autrefois, et, dès le lendemain de la coupe, veut nous faire les honneurs de sa Sucrerie, que le mécanicien vient de mettre en marche.

Oh ! ces vieilles Sucreries du temps de ma jeunesse ! un peu lourdes d'aspect, si on les compare à nos confortables usines modernes : la haute cheminée peinte en rouge, les pesantes machines, les grandes roues dentées, et le hangar à bagasse adossé au corps principal du bâtiment.

De la plate-forme bétonnée, nous regardons s'engager, dans l'allée de cocotiers, le convoi de charrettes traînées par ces bœufs à large bosse de Madagascar, dont les cornes, dressées en forêt, nous font peur.

Quelle joie, lorsque les bêtes dételées, le brancard dressé verticalement, s'effondrait, avec un bruit sourd, la charge pesante de cannes dorées !

Et, chaque charrette allégée élargissait la pyramide sur laquelle les petits noirs de l'établissement grimpaient, comme des singes, pour nous choisir « les plus tendres ».

et ils riaient! de nos précautions pour épilucher les nœuds de cannes, dans lesquels, ces moricauds mordaient à belles dents.

Après, c'était la visite à la Sucrierie, où l'on nous défendait toujours d'entrer avec nos cheveux dénoués, parce qu'autrefois, oh ! la lugubre histoire ! une jeune fille de la famille y avait trouvé la mort, en de si tragiques circonstances.

« Elle avait dix-sept ans, racontaient nos grands-parents, et sa beauté brune de créole se rehaussait d'un incomparable diadème de cheveux bruns, qui descendaient, en lourdes tresses, jusqu'à ses petits pieds de princesse. Elle passait — oui, si souvent, nous passions — insoucieuse et gaie, entre son père et ses jeunes frères, lorsque soudain un faux mouvement la rejette trop près de la grande roue.

Un cri déchirant ! le père qui s'élance ! et la malheureuse enfant est broyée, avant même qu'on ait donné l'ordre d'arrêter le volant.

« Prenez garde, jeunes filles, pensez à Eugénie » nous redisaient, toujours, les vieux de la famille.

Pauvre belle Eugénie ! son souvenir aujourd'hui plane sur tous les anciens moulins, et mes contemporaines n'oubliaient jamais de s'écartier, avec effroi, les mains serrées sur leurs tresses, du dangereux voisinage.

Gaston a fait dresser, pour nos promenades, deux ânes, et un gentil poney gris pommelé, « Caprice » dont le museau gourmand renâcle l'air ; puis, Cadichon, et Coco-dur qui s'obstine à marcher sur le bord, fût-il accidenté, de tous les chemins.

Elise, qui lui garde en raison de sa douceur, des indulgences infinies, ne manque pourtant jamais de pousser de légers cris de frayeur lorsque Coco-dur côtoie, de trop près, le ravin où il ne ferait pas bon rouler, parmi

les roches et les touffes hérissées d'épines des corbeilles d'or. Alors Gaston saisit la bride de l'âne rétif, et fait franchir, sans encombre, à notre peureuse, le mauvais tournant.

Déjà à l'autre bout du radier ou du ponceau, juchée bien d'aplomb sur mon fidèle Cadichon, je souligne, malicieusement, les larces drôles de Coco-dur, tout en raillant un peu les terreurs enfantines de ma jolie cousine. Oh ! oui ! elle se fait chaque jour plus jolie, avec les délicates couleurs qui relient son teint ambré, et ses grands yeux de pervenche éclairant un si doux visage !

Moi, j'ai seulement ce que Papa et mes oncles appellent « la beauté du diable », un tout petit bout de nez chiffonné qui se retrousse aux ailes excessivement mobiles, lorsque je ris — ce qui m'arrive si souvent ! — une bouche plutôt charnue, que Mère a l'indulgence de juger gracieuse, et mes yeux trop prodigues de la gamme complète du gris-vert.

« Eve a aujourd'hui, ses yeux de mer orageuse » ou : « Eve a ses yeux de ciel lavé ».

C'est vrai qu'ils ne sont jamais les mêmes, ces yeux-là, mais, la faute en est-elle à moi ? Et puis, au fond, je ne m'en soucie guère, songeant seulement à vivre la vie si heureuse que me font mes parents aimés. Seulement, voilà ! je voudrais tant avoir toujours auprès de moi, Elise et Gaston.

Même, je viens d'obtenir que ma cousine ajourne à trois mois d'ici, son départ pour cette maison étrangère, où elle souffrira tant, loin de nous qui sommes sa vraie famille.

C'est mon amie maintenant. Car, sans l'avoir jamais appris, elle sait déjà lire en mon cœur, où tout est si limpide ! Parfois, le soir, en reconduisant Gaston jusqu'au bout de notre allée, nous rentrons à pas lents, les bras enlacés, à la maison, contemplant à travers les arbres, cette mince bande gris pâle que fait, au loin, notre Océan.

« C'est beau, la mer, dis ?

— Beau, mais si triste aussi.

— Triste ? Et pourquoi donc ?

— Parce que, vois-tu, Eva, lorsqu'on a perdu sa mère, on la cherche dans tous les infinis, et l'Océan est un infini !

— Tu deviens triste, Lisette, et moi, ça me change un peu ».

Alors, cette aimable cousine, pour ne pas s'assombrir, se reprend à deviser d'autres choses, même à rire avec moi des bonds espiègles de notre bel épagneul fauve, en arrêt devant un rat musqué, craintif qui tente de retrouver sa cachette, sous ce tas de roches éboulées d'une ancienne citerne.

Et puis, nos causeries de jeunes filles, sous les frais ombrages du verger, où nous portions, pour une heure, notre broderie. Au croisement des branches basses d'un letchis, que je distingue encore, la nature avait dressé pour nous un large banc, où nous nous blottissions à deux, notre bergère de paille rejetée sur le lit de feuilles sèches que fait le vieil arbre à nos pieds.

C'est une garniture pour notre lingerie, et tandis que l'aiguille court sur la toile, la pensée elle aussi vole vers notre jeune passé, si proche, pour se fixer ensuite sur ce présent confiant, à l'ombre des affections bénies du foyer.

« Ecoute, Eve, un oiseau de la Vierge, là... entre les cerisiers ».

Nos mains se posent, pour ne pas effaroucher le visiteur ailé, et c'est une petite forme exquise qui se glisse, sous les branches, avec sa toque loutre, et son beau manteau bleu

« Que vient-il nous annoncer ?... »

Car, la légende créole de l'oiseau de la Vierge veut que son chant voilé ainsi qu'une oraison, reste le présage de quelque mystérieux avertissement de là-haut. Et vous restons songeuses, les mains jointes sur notre broderie, et le regard perdu vers ce frère envoyé céleste, que nul ne voudrait chasser, en notre île, car sa mort, aussitôt, porterait malheur à la maison...

Mais !... où donc m'ont entraînée, ces visions lointaines de mes seize ans ? Voilà que je n'y vois plus... Grand-mère s'interrompt, pour essuyer, du bout de son mouchoir, ses lunettes ternies un peu.

... « Bonne grand-mère, de grâce ! cherchez encore ?
... Il est si beau, le Conte de vos seize ans ! »

« Les sauteriers d'alors, mes petites, et nos réunions de famille ne se rapprochaient guère de vos bals, et thés élégants du jour. Chacun y allait bonnement, de sa note personnelle de gaieté, et de cette patriarcale simplicité, très coloniale qui, sans complication de lingerie ajourée, et de serviteurs en livrée, créait, dans chaque centre, ami, une joie franche et de bon aloi ».

Un break, une américaine, pour les plus fortunés, le cabriolet, ou encore la charrette tentée, pour les autres, transportait, à l'habitation voisine, les invités jeunes et vieux qui ne songeaient guère à s'en prendre aux cahots de la route souvent ravinée, et aux écarts fréquents alors des ardents chevaux créoles insuffisamment dressés.

Vite, on rajustait, sans impatience, son chapeau cloche ou son panama à larges bords, en rendant à la jupe soigneusement empesée son envergure première : on plaisantait un peu les plus mal traités ; une maman passait au marmot somnolent, le bonbon de coco ou d'arrowroot consolateur, et le voyage s'achevait, ainsi qu'il avait commencé, dans un éclat de rire.

A l'entrée de l'habitation amie, chacun mettait pied à terre, et, après une courte halte dans la chambre dressée tout exprès, pour parer aux accidents de toilette, on passait dans la Salle de bal.

C'était, d'après les dimensions de la maison, une vaste pièce que n'encombraient point les fragiles bibelots et les petits meubles du jour, ou encore, une immense salle verte en bambous recouverts de feuilles de palmiers tressées, et jointes par des fibres d'aloès, et dont les plus ingénieux avaient, le matin même, achevé la décoration en fleurs et fruits de la saison.

— Je me souviens d'une noce de campagne, au mois de Décembre, dans une belle Salle Verte, tendue de fougères couronnées entrelacées qui s'égayaient, çà et là, de grappes de tetchis naturellement jetées : et ce rouge foncé sur le vert tendre des fougères faisait un cadre agréable à la mariée, si séduisante en sa beauté piquante, qu'un poète, d'occasion, la comparait « à un pétale de camélia blanc, traversé des deux diamants noirs qui étaient « ses yeux »...

... Mais, revenons à notre Salle Verte à nous — la classique. — Derrière un paravent mobile de feuillage, se tenaient, assis très droits sur leur escabeau en bois, des musiciens de fortune, recrutés parmi les citoyens artistes de la localité.

Une grosse caisse, un tambour, quelques accordéons et clarinettes, des chalumeaux, en calumets de papaye, constituaient l'Orchestre champêtre qui faisait sauter, tout un après-midi, la pétulante jeunesse bourbonnaise,

Entre les polkas et quadrilles créoles, aux airs connus et entraînants, de mignons Indiens vêtus de pagens blancs la tête coiffée d'un bonnet rouge faisaient circuler, dans la salle des plateaux chargés de verres de limonade au citron, et de sirop de framboise ou d'ananas...

Et je vous résume tous nos extras. Et nos parents, étendus commodément à l'entrée, sur de grands fauteuils en rolin, s'épanouissaient de nous voir danser, légères, dans

nos simples toilettes d'organdi ou de tarlatane blanche ornées d'un seul ruban bleu, rose ou cerise, suivant le teint et la nuance des cheveux...

— C'est à l'issue de l'une de ces sauteries familiales, que la vieille ninon d'Honorine, — notre voisine du quartier — se mit un soir, dans son patois que je traduis, à initier la jeunesse curieusement groupée autour de sa saisie, aux secrets de la destinée.

« Les petites filles, cueillez à l'aurore, sept feuilles de laurier (rouge, de préférence), et tenez-les en réserve pour un soir de pleine lune. Alors, tournez-vous, respectueuses, vers cette grande Dame de là-haut, et dites lui, dans votre plus gracieuse révérence :

* Belle lune, je te salue !
Fais-moi voir, en mon dormant,
Celui que j'aurai en mon vivant ! »

Après cette politesse, serrez bien sous votre oreiller les sept feuilles de laurier, posez par dessus un petit miroir, le côté gauche de vos bas de la journée, et couchez-vous, confiantes, dans la réponse qui ne se fait jamais attendre : un songe vous apportera l'image de votre futur époux ».

« Et, si nous ne voyons rien, Nin-Isaure ?

« C'est signe, mes pauvres petites, que vous ne vous marierez pas !.. »

Et toutes les jeunes filles de convenir, en grand mystère, du jour propice aux arrêts de la destinée.

C'était un mardi soir : la lune noyait de sa clarté d'argent les campagnes découvertes, piquées, çà et là, d'un feu grêle de boucan, puis, la montagne en cône avec une étoile à son faite, et, dans le lointain, la cheminée de l'usine, qui se découpait sur le ciel.

Après les trois invocations rituelles, sous l'oreiller notre petit bagage fatidique, nous nous endormons, Elise

et moi, très anxieuses du grand mystère de l'avenir qui nous viendrait, cette nuit en songe

« Eh bien ? que t'a révélé Dame la Lune ? »

— Des sottises, assurément. car, devine qui a passé dans mes rêves ? Gaston !

— C'est singulier ! Et moi aussi je l'ai vu dans son complet gris perle du dimanche, tu sais celui qui lui va si bien ?

— Et alors ?

— Alors ma petite cousine, il faudra bien qu'il choisisse entre nous deux.

— Oh ! chérie ! le choix n'est pas douteux.

— Et comment cela, Elise ?

— Parce que..... »

Elle n'acheva pas. Brutalement, j'allais insister, lorsqu'elle me surpris à temps une larme, une vraie larme, dans ses beaux yeux tristes fixés maintenant vers la fenêtre close, par où déjà filtrait un rayon de soleil levant.

Et soudain, je compris ! Oui, je compris que, pour moi, la vie commencée heureuse, s'achèverait, demain, dans la réalisation de tous mes rêves d'enfant unique et opulente, tandis que ma chère Elise, sans tendresses directes ici-bas, sans soutien, et si pauvre ! devait fixer seulement un point de l'avenir : l'isolement dans le travail.

L'espace d'une seconde, j'étais auprès de mon amie, assise sur le bord de son lit semblable au mien, dont la moustiquaire relevée par moitié, flottait sur nous comme une nappe d'autel.

« Ecoute, ma Lisette, tu sais que je t'aime, comme ma sœur ! Eh bien, nous allons pouvoir être heureuses, toutes les deux, chacune à notre façon, là ! »

— Mais ...

— Chut, c'est mon secret. Aie seulement confiance en ton amie ».

... Nous autres, jeunes filles d'alors, nous n'étions point du tout complexes, et nos petites têtes, bien pleines seulement de choses utiles et saines, ne battaient guère la campagne, pour pâler ensuite, des soirées entières, sur ces problèmes compliqués si fort au-dessus de notre portée.

L'on nous avait appris que la vie n'est point un roman, bâti ou dénoué au gré d'une passagère fantaisie, dans le seul but d'édifier, sans souci de l'intérêt d'autrui, son bonheur personnel.

Nos aïeules en bonnet plissé, aux yeux déjà voilés par la brume de l'âge, et après elles, nos mamans aimées nous disaient :

« Etre bonne, ici-bas, mes enfants, c'est le bonheur ! »

J'étais des deux la plus comblée, je devais, je voulais être bonne, dût-il m'en coûter quelques larmes, légères, si je les comparais à celles, mille fois plus amères, qu'avait déjà versées ma chère Elise.

Et puis, mes parents ne savaient rien me refuser de ce qui leur semblait bien et beau, et les cousins d'alors — des frères surtout pour nous — étaient plutôt faciles à « contourner » comme vous le dites, aujourd'hui, de vos amoureux, Mesdemoiselles.

La grâce et la beauté d'Elise firent le reste. Le temps passa, qui mit au point toutes choses.

Et quelques mois plus tard, par un certain clair de lune si semblable à l'autre, en les contemplant tous les

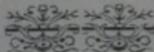
deux, unis et heureux, sous la tonnelle de liane Aurore où nous devisions à trois, je ressentis soudain au cœur comme un bizarre serrement.

Mais, me retournant alors vers mes parents à moi, bien à moi, qui veillaient sur mon avenir, comme ils avaient veillé sans cesse sur ma jeune vie serene, je souris aux chers fiancés, dont le sort était désormais fixé.

Car pour eux, comme on le dit, dans notre île, le bengali avait chanté.

Et aujourd'hui ?.. Aujourd'hui, mes chéries, je suis une heureuse grand-mère.

E. DE HEAULME.



La Part de Marie-Anne

Devise : « Amour des foul-peils, sourire de la vie ».

Il pleuvait. C'était une de ces pluies d'été abondantes et tièdes, qui, d'un dôme bas de nuages grisâtres s'allongent vers le sol en longues perles liquides, les unes contre les autres pressées... On eût dit qu'un jardinier malin, perché sur les nues, avait tout d'un coup tourné vers la terre la pomme géante d'un gigantesque arrosoir... Et le déluge durait. Il avait même l'air de durer fort longtemps. Le ciel ne s'éclaircissait pas. Aucun souffle ne se levait. On en aurait pu pour quelques heures, pour l'après-midi entière peut-être...

Nonchalamment étendue dans sa chaise-longue, sous la vérandah, — c'était l'heure de la sieste, — Marie-Anne, au bout d'un moment, ferma son livre. Elle aimait la pluie. Goût singulier, et dont ses amies ne se gênaient pas pour la taquiner. Qu'importe. Elle aimait la pluie, vraie bénédiction du ciel à la terre, la pluie, qui rafraîchit tout, rajeunit tout, la pluie qui ferait, demain, son jardin plus vert et ses fleurs plus belles, la pluie qui laverait, pour ainsi dire, la montagne proche, et lui donnerait, à l'aube suivante, des tons plus doux et des contours plus nets. Elle aimait la pluie, qui estompait mélancoliquement le paysage, à la campagne surtout, rideau liquide sur les remparts, voile humide dans les vallées... Elle aimait la pluie, enfin, pour la fraîcheur qu'une bonne ondée promettait, dans ces accablantes

journées d'hivernage, pour la halte momentanée de la chaleur pendant cet interminable été des tropiques...

La terre altérée buvait l'eau. Les fleurs du jardin, ivres, se penchaient, pâmées. Les tiges, plus robustes, bravaient l'averse et semblaient frémir d'aise devant la promesse d'une abondante sève. Les arbres orgueilleux dressaient sous le déluge leur masse aux verdure luisantes. La rue se taisait. On n'entendait plus que le doux clapotis de l'eau...

Marie-Anne pensa : « Temps béni ! Impossible de sortir... Je suis forcée de garder la maison ! Toute une après-midi, chez moi, dans mon cher home... Ce n'est pas de refus !... »

Elle reprit son livre.

- « Le ciel est loin, les dieux sont sourds.
- « Mais nos âmes sont immortelles !
- « La terre s'ouvre ; où s'en vont-elles ?
- « Souffrirons-nous encor, toujours ? »

Il est bien mélancolique, parfois, le doux Prince des Poètes..., et Marie-Anne, tournant les feuilletés tant de fois parcourus, revit « Voix d'ombre » :

- « C'est une ombre qui parle et la nuit seule écoute.
- « Va, sans te retourner à sa voix, suis ta route !

- « Il sait qu'il reste au loin, dans un pays sonore,
- « L'écho que ta souffrance avec ta joie ignore,
- « Et que, même au carcan de l'amour enfermé,
- « Celui qui n'aime plus n'avait jamais aimé »

« Celui qui n'aime plus n'avait jamais aimé » se redit Marie-Anne, songeuse... Elle ferma son livre. Dans l'écrin du poète, aujourd'hui, seules, les perles noires venaient au-devant de ses yeux... Demain, lorsqu'il fera clair et beau, elle reprendra les chants graves et douloureux. Marie-Anne ne veut pas s'attrister.

... On ne peut pas coudre par un temps pareil... A deux heures après-midi, il fait presque sombre. Voyons, puisqu'elle était à peu près sûre d'avoir à elle quelques heures de liberté, si elle flânait un peu dans les vieux papiers, dans ces tiroirs que l'on n'ouvre qu'une fois l'an, dans ces coffrets anciens, musées de souvenirs, où se relisent des existences entières, dans les albums de photographie où sommeillaient côte à côte ceux que l'on a connus ou aimés ?...

Elle erra un moment dans la maison silencieuse et vivante pourtant de sa vie à elle et de celle de son Pierre... Elle aimait surtout la vaste pièce qui leur servait à la fois de salon et de bibliothèque. Des meubles légers, en rolin de l'Inde, laqué de blanc, son vieux Pleyel compagnon fidèle de sa jeunesse, des bibliothèques où les livres s'entassaient un peu au hasard, son petit bureau de jeune fille, quelques tableaux, peu de bibelots, quelques beaux vases de Chine, des photographies d'amis, et surtout des fleurs, beaucoup de fleurs, des plantes vertes, de gais napperons donnaient à cette pièce, malgré la simplicité de son ameublement, un air de fête et de gaieté.

Elle fut donc un bon moment à contempler la pièce amicale. Elle déplaça un bibelot, redressa des roses qui s'épanouissaient dans un vase, donna à ses fauteuils d'osier un air moins compassé, et, satisfaite, s'assit un moment sur un sofa. Tout d'un coup, elle fut debout dans un vif mouvement, un sourire aux lèvres. Elle venait de trouver l'emploi de ses quelques heures de complète liberté. Comment n'y avait-elle pas songé plus tôt ! Elle alla droit à un vieux album, le prit, et s'installa commodément, pour un temps assez long, dans un confortable fauteuil. Le cher album ! Marie-Anne le maniait, presque émue... C'est qu'il renfermait ses petits, les tout petits qu'elle avait rencontrés le long de sa vie, et qu'elle avait tant aimés ! Que de chers petits visages elle allait revoir ! Que de souvenirs aussi !...

Marie-Anne avait toujours aimé l'enfant. Toute petite fille, elle avait eu la passion des poupées, et ses meilleures étrennes étaient une belle fille, bien habillée, qu'elle admirait sans fin, qu'elle pressait avec tendresse sur son

cœur. Elle avait eu une collection de poupées, des grandes, des toutes petites. Celles-ci n'étaient pas les moins aimées... Lorsque l'une d'elles manquait à l'appel, égarée dans une partie de jeux avec les petites amies, quel désespoir ! L'enfant était inconsolable. Pendant des jours, le cœur gros, elle pensait à sa poupée perdue : celle qui était toute petite, avec des bras articulés et des cheveux blonds, bouclés, et qui s'appelait « Zanie »... Ses meilleurs souvenirs d'enfance étaient liés à des souvenirs de poupées et de jeux à la « Madame » sous les beaux cafés du grand-père... La caférie se trouve sur un coteau au bas duquel coule un clair ruisseau, la Ravine-des-Citrons. Elle domine le village blotti autour des Mares, tout au fond, par delà le ruisseau. Les cases se cachent sous les arbres. Les vergers se tassent au pied des collines, et les collines elles-mêmes se font petites en avant des hautes montagnes du Dimitile qui dominent la vallée, au fond, étalant en éventail, vers le ciel, leurs flancs sillonnés de blanches cascades. D'autres collines, à droite et à gauche, ferment l'horizon. On se croirait perdu dans les montagnes, au fond d'un vaste continent. La mer est là, pourtant, toute proche, à quelques heures de marche, et de coquettes petites villes, St-Louis, St-Pierre, dorment sur le rivage, au pied du massif montagneux que forme l'île, au bord de l'immense océan...

Marie-Anne, pour le moment, ne connaît que son village de l'Entre-Deux. L'imposante beauté des montagnes, le ciel serein qui leur sert de cadre, si clair, si doux, tout ce bleu, bleu du ciel, bleu foncé des montagnes proches, bleu plus clair des montagnes lointaines, toute cette splendide poésie de la nature imprègnera peu à peu l'âme de la petite fille. Elle gardera dans ses yeux, dans son cœur, cette beauté des choses qui l'entourent, trésor inconsciemment amassé, qui fera, plus tard, son étonnement et sa joie... Mais ses rêves d'enfant ne vont encore que de ses poupées à ses jeux sous les cafés qu'elle affectionne particulièrement. Elle aime l'ombre fraîche et parfumée qu'on y trouve, et peut-être, sans qu'elle s'en doute, est-elle déjà sensible à la beauté de l'arbuste, — petit arbre de deux à trois mètres sous les tropiques, Fleurie, la caférie, de loin, est toute blanche. De près, ses fleurs fragiles mettent sur le sol un blanc

tapis, neige odorante. Mais les fleurs s'en vont. L'arbre reprend tout son feuillage au vert brillant, et de toutes petites boules vertes se forment, le long des branches. Quelques mois plus tard, ô joie ! — la caférie paraît de nouveau fleurie, mais, cette fois, des baies d'un beau rouge couvrent les branches flexibles de l'arbre élégant. La récolte est belle. On s'empresse sous les beaux cafés. Jeunes gens, jeunes filles, vieillards, enfants, vont faire la récolte, la cueillette des graines précieuses avec lesquelles on fera plus tard, bien plus tard, la liqueur par excellence, du Créole, la liqueur quotidienne, indispensable, celle que l'on prend à son réveil, celle que l'on absorbe, à petites gorgées, recueilli, après les plus humbles repas de famille, le café, liqueur de l'amitié, à l'île Bourbon, poîtresse première du Créole à tout étranger...

Mais la petite Marie-Anne n'aime pas la récolte du café. Son domaine de jeux n'est plus à elle. On piétine ses cases, laborieusement construites de petites pierres, de branchages et de fleurs. Ses poupées n'ont plus de toit... Elle erre, petite âme en peine, sous les manguiers, les letchis, à la recherche d'un autre abri pour ses jeux d'enfants. Les grands la bousculent. Qu'est-ce que c'est que cette petite fille qui a l'air triste, quand tout le monde est en fête ?... Plus tard, elle reviendra sous les cafés, quand tous ces gens seront partis. Elle referra ses cases, ses parterres, et la caférie lui réservera une dernière joie : en enlevant l'épais tapis des feuilles qui jonchent le sol, elle trouvera entre les pierres, entre les racines, de tout petits grains blancs. C'est le « café des rats », comme on l'appelle à la campagne, qui provient des baies tombées et pourries sous les feuilles. Marie-Anne ramassera grain à grain, ce « café des rats » pour l'apporter à grand-mère Lily. Elle est si fière, lorsque la douce aïeule, prenant à pleines mains sa tête brune, lui dit en l'embrassant : « Quelle grande fille, déjà ! Elle m'apporte là une belle tasse de café. Nous la boirons aujourd'hui même, après le déjeuner ». La petite s'en retournera à ses poupées, enchantée...

...Elle a donc commencé par adorer ses poupées. Mais, plus tard, elle a trouvé qu'il y avait quelque chose de

plus intéressant encore que ses filles inertes et muettes... Ce sont les petits bambins qu'elle voit sur les genoux de ses tantes, sur ceux des amies de sa maman Dieu, qu'ils sont mignons ! Ils lui sourient, ceux-là, ils répondent à ses caresses, ils lui mettent même quelquefois, en quête d'observations, une menotte dans la bouche ou un doigt dans l'œil... Cela n'a pas d'importance. Ça vient d'un petit enfant... Elle les aime de plus en plus. Adroite, déjà, elle savait les garder sur ses genoux et les amuser, les consoler même... Alors, elle tourmenta sa maman. Pourquoi n'avait-elle pas de petit frère, elle, ou de petite sœur ? Elle avait, il est vrai, une adorable grande sœur, qui savait être, à la fois, une petite mère et une compagne pour ses jeux d'enfant, mais elle aurait voulu avoir, comme Jeanne, comme Annette, une petite sœur à soigner...

Elle n'était jamais si contente que lorsqu'elle rencontrait un bébé. N'avait-elle pas réussi à amener chez elle, un jour, une jeune Malabare qui avait un amour de petit enfant, encore plus beau que tous ceux qu'elle connaissait, avec ses petits traits si fins, son teint clair et ses abondants cheveux noirs ?... Pour une petite Créole blanche, Marie-Anne avait de drôles de goûts, dit-on autour d'elle. Mais la petite fille ne comprenait pas, — elle ne devait, d'ailleurs, jamais les partager, — les sots et cruels préjugés d'une époque. Et peut-être est-ce à cette justice inconsciemment rendue, autrefois, à la beauté d'un petit enfant, qu'elle dut, plus tard, d'avoir une meilleure compréhension de la justice sociale et humaine...

Elle grandit, et ses poupées et ses enfants passèrent au second plan. Ses études l'absorbèrent, études d'enfant qui aimait à s'instruire, mais qui avait besoin de les terminer au plus tôt, car les parents n'étaient pas riches. Aux vacances, il y avait encore de bonnes heures, pourtant, avec un bambin quelconque, cousin, cousine ou voisine, que l'on dorlotait, promenait, amusait pendant des journées entières.

La pensionnaire, un jour, fit place à la jeune fille, et la jeune fille se fit institutrice. Dar métier, mais qui avait au moins un attrait pour elle : elle y retrouvait des en-

fants. Sans doute, elle aimait mieux ses tout petits d'autrefois, mais, à cinq ans, à six ans, une gamine sait encore se faire pardonner bien des choses. En classe, Marie-Anne grondait, punissait quelquefois, mais souvent aussi s'attendrissait : elles étaient si mignonnes, parfois, ses petites !

Dans les rares moments de répit que lui laissait son métier, elle scrutait quelquefois la vie, voie inconnue qui s'ouvrait devant elle. Que lui réservait-elle ? Du travail seulement ? De la joie aussi ? Pour le moment, elle ne se plaignait pas de l'existence. La tendresse des siens, des amitiés sûres, l'admiration des beaux spectacles de la nature, l'amour de la lecture, l'amour de tout ce qui est gracieux ou émouvant, amour des fleurs, amour de la musique, et, toujours, amour des tout petits, remplissaient sa vie de jeune fille.

Mais, un jour, l'Amour lui-même, vint, en personne, sous les traits d'un aimable compagnon d'enfance... Marie-Anne en fut toute surprise... Mais elle ne lui fit pas grise mine... Elle aimait aimer. Elle avait, plein le cœur, des trésors de tendresse depuis longtemps amassés. Et, lorsque par dessus l'homme aimé elle entrevit l'Enfant, le meilleur amusement de son enfance, sa passion de toujours, sa joie fut grande, une joie profonde et grave, qui la faisait tressaillir toute lorsqu'elle y pensait. Avoir des enfants à soi, quel rêve ! Ce ne serait plus le petit cousin ou la petite voisine que l'on vole un instant à sa maman, ce serait ses petits à soi, les petits de sa chair, de son cœur, de son jeune et sincère amour, et que l'on aurait toujours gardés... Elle se proposait de les élever soigneusement, sévèrement même, — son métier d'institutrice la préparait à cette tâche maternelle, — mais, pendant leur tout premier âge, elle les adorait, tout simplement... Elle aurait baisé, presque à genoux, leurs petits petons roses, les creux grassouilletés de leurs petits corps potelés, elle aurait épié, ravie, leurs premiers sourires, ces sourires radieux des tout petits, elle aurait suivi l'éveil de leur intelligence et de leurs sentiments... C'était de la joie, du travail, des peines aussi, peut-être ? — qui n'en a pas ! — mais c'était aussi l'attente du seul amour qui comble réellement le cœur de la femme : l'amour maternel.

... Pendant les premiers mois de son mariage, Marie-Anne fut étonnée de ne pas voir poindre à l'horizon l'espoir du cher petit qui, sûrement, allait venir... Et lorsqu'on se réjouissait, devant elle, de ce qu'elle eût quelques mois de liberté avant de prendre le collier de la maternité, elle souriait, peu convaincue : « Cela donne tant de joie aussi, pensait-elle, et puis, ils ne les aiment pas comme je les aime, moi... »

Au bout de la première année, l'étonnement se changea en inquiétude. Ils se faisaient bien attendre, les mignons, ce n'était pas gentil... Et pour faire diversion à son inquiétude, Marie-Anne chargea davantage son existence de jeune femme. Vivant à St-Denis, depuis son mariage, elle renoua quelques relations avec des amies de pension. Elle se remit avec ardeur à son piano, un peu délaissé, et fit même un peu de dessin et de peinture. Les soins du ménage, et, surtout, le culte à rendre à son seigneur et maître, remplirent aisément ses journées, et les deux années suivantes s'écoulèrent assez rapidement.

Mais, à la fin de la troisième année, subitement, une crise d'angoisse éclata pour la jeune femme. C'était fini... Elle n'aurait pas d'enfants... Son mari en souffrirait, car lui aussi les aimait, et son cœur, à elle, resterait à jamais vide de cette immense tendresse, tant désirée, la tendresse des mères... Le jour, elle luttait contre l'idée obsédante et douloureuse : « Je n'aurai pas d'enfants ! » Mais, la nuit, toute à elle, seule, elle s'abandonnait à sa peine, et les regrets, lentement, montaient de son cœur, brume amère, qui envahissait tout, ternissait tout, et se résolvait en une pluie de larmes silencieuses et infiniment tristes...

Ce fut une période atroce. Elle eut, à ce moment, la sensibilité d'une écorchée vive. La moindre plaisanterie, la plus petite allusion à la stérilité de son foyer la blessaient cruellement. Sa santé s'altéra. Son humeur devint changeante. Son mari, affectueux, tendre, mais peu observateur, souffrit de ce changement dans son caractère, mais n'en devina pas la cause. Elle n'osait lui dire sa peine, son angoisse, pour qu'il n'en souffrit pas comme elle, et pour qu'il conservât, un peu plus longtemps qu'elle peut-être, l'espoir de l'enfant... Puis, une honte lui venait,

de l'infériorité de son ménage. Elle se dit que Pierre, l'aimerait moins, se détacherait d'elle, peut-être, un jour...

D'autres soucis encore, soucis d'affaires, soucis de famille, étant survenus à cette époque, ce fut un comble pour la pauvre femme. Elle devint fort souffrante, et s'étonna de ressentir des maux tout à fait inconnus. Tout lui devint une peine, tout la fatigua, la rebuta. Impossible de lire. Les mots dansaient, vides de sens, devant ses yeux las. Des troubles du cœur, des troubles de la vue l'étonnèrent si fort, quelle se résolut, un jour, à consulter un médecin. Le diagnostic du praticien fut brutal, mais salutaire : « Vous faites de la neurasthénie, Madame, dit-il, et l'anémie cérébrale vous guette. Il est urgent de vous soigner, et je vous indiquerais un traitement à suivre. Mais n'oubliez pas que votre volonté fera, pour votre guérison, plus que toutes mes prescriptions, et qu'elle seule peut vous ramener à la santé ».

Marie-Anne, pendant ce discours, avait frémi. La menace de la maladie grave, le spectre de la mort même, l'eussent moins épouvantée que celui de l'anémie cérébrale et de la folie... Dans un violent effort de volonté, elle ramassa ses forces défaillantes, forces physiques, forces morales, et entreprit de se guérir de sa douce folie, si chère, de sa folie maternelle... Ce fut long, ce fut douloureux. Elle ne pouvait pas ne plus les aimer, les chers tout petits qu'elle rencontrait sur son chemin, mais elle se raisonna, elle se dit qu'elle n'était pas la seule, après tout, à souffrir de l'absence de l'enfant, qu'elle avait un mari aimable, une famille chère, et qu'elle serait bien coupable de les encombrer, par son manque de courage et de résignation, d'une malade et d'une détraquée...

Elle voyagea. Elle essaya de remplir utilement son existence, s'occupa surtout d'œuvres de bienfaisance, et, peu à peu, constata que la résignation lui venait devant son foyer vide, sans pourtant que son amour pour l'enfant en fût amoindri. Elle pouvait maintenant, sans l'effroi de voir reparaitre le temps douloureux de l'angoisse et de la maladie, rouvrir le cher album où elle avait placé les petits qu'elle avait particulièrement aimés...

Lorsqu'elle avait un moment à elle, comme aujourd'hui, en cette pluvieuse après-midi, elle se plaisait à revoir ceux auxquels elle devait des moments exquis, qui comptaient parmi les meilleurs de son existence...

... Ce fut d'abord, dans l'album ouvert, — c'était presque enfantin ! — le défilé des cartes postales qui représentaient des petits particulièrement mignons et beaux, cartes, qu'elle avait collectionnées aux premiers temps de son mariage. Parmi ces petits, elle affectionnait surtout un bébé joufflu, qui disait, triomphant : « Enfin, me voilà ! » Et un autre montrait une quenotte, dans un adorable sourire. C'était : « La première dent »... Chers petits en carton, Marie-Anne, dans les premiers mois de son mariage, s'est bien souvent attardée devant vous, en muette contemplation, dans l'attente d'un bonheur qui ne devait pas venir...

Puis, venaient Suzanne et Toto, deux amours pour de bon, ceux-là, en chair rose et fraîche, éclos peu de temps après son mariage, et Marie-Anne se souvenait de n'avoir pu se défendre d'un sentiment de jalousie à l'annonce de leur venue au monde, car leur mère s'était mariée peu avant elle... Suzanne, jolie et fine, Toto, si bon garçon, vous avez, sans vous en douter, consolé bien souvent votre tante My, lorsque, le cœur gros d'une peine quelconque, elle allait chercher, pour chasser son ennui, un de vos sourires, un de vos baisers... Vous êtes grands, maintenant ; votre dernière photo vous montre en premiers communicants, mais votre tante adoptive vous aime toujours aussi tendrement, vous, les premiers amours de sa vie de jeune femme...

Voici Nanette et Milo, que Marie-Anne a connus pendant un séjour à Cilaos, où Nanette avait fait la meilleure joie de ces vacances. Marie-Anne raffolait de l'enfant. Dieu, pour cette petite beauté, avait dû prendre les fils d'or des cocons que les jeunes Cilaosiennes dévidaient, fut un temps, — au temps bref de l'élevage des vers à soie, à Cilaos, — une Albion, deux bluets, une fraise des bois... Délicate et fine comme un pastel, douce comme un petit agneau, c'était, une ravissante petite créature. Une fin d'après-midi, au Petit-Bois, les villégiaturistes,

assis, les uns dans des touffes de vétiver les autres sur de vieux troncs, attendent des voyageurs, nouveaux arrivants à Cilaos. Au tournant du sentier, là-bas, on distingue enfin les porteurs. Des signaux s'échangent. D'un rempart à l'autre, on s'interpelle joyeusement. La soirée est splendide. Pas un nuage, pas une brume dans le vaste cirque. Des deux côtés de la trouée qui s'en va vers le littoral, le Grand-Bénard et les monts du Dimitile, sentinelles immuables, dressent leurs flancs abrupts. Au couchant, les Salazes profilent leur aérienne dentelure sur un azur qui se dore... Le piton des Neiges, dominateur, accroche un dernier rayon... Une paix solennelle, une douceur exquise descendent des hauts sommets... Mais Marie-Anne, ce soir, n'accordera pas grande attention à ce spectacle merveilleux, d'un beau coucher de soleil dans les montagnes... C'est que Nanette est là, et Marie-Anne aime encore mieux cette petite beauté vivante qui s'amuse entre son petit frère Milo et elle... Et tout d'un coup, Nanette, qui s'est fâchée avec Milo, tourne vers Marie-Anne un petit visage anxieux : « Maman ! »... balbutie-t-elle, en tendant ses petits bras... Marie-Anne, pour ce mot, faillit se mettre à genoux devant l'enfant...

La page suivante de l'album montrait Dédé et Marcel, deux petits bonshommes de cinq ans, auxquels Marie-Anne avait appris à lire, — si vite ! — Dédé avait quitté le pays, mais il écrivait toujours à tante My des lettres gentilles, et Marcel lui faisait toujours un si beau sourire, lorsqu'elle le rencontrait...

Sonia et Luco leur faisaient face, des jumeaux, petits cousins. Luco était bien mignon, mais Sonia, avec ses rayonnants yeux noirs, ses mobiles petites lèvres rouges où se jouait déjà toute la gamme des sourires, ses espiègleries coupées d'adorables abandons, avait fait, d'emblée, la conquête de sa tante à la mode de Bretagne. Et les liens du sang s'ajoutant à sa grâce exquise avaient fait de la petite l'une des plus aimées.

Voici le beau Jean-Paul, volontaire et capricieux, tour à tour, offrant si gentiment sa menotte dodue, ou bien déclarant : « Mi dis pas vous bonjour » avec un tel sourire que Marie-Anne aimait mieux ne pas avoir le bonjour, pour avoir le sourire... Un jour, Marie-Anne l'avait trou-

vé seul chez lui, jouant avec sa «Nénène» sous la vaste véranda. Heureux d'avoir une nouvelle partenaire pour ses jeux, il ne voulait plus la laisser partir. Pendant qu'elle s'éloignait, dans l'allée, il lui faisait, de sa menotte autoritaire, force signes de revenir près de lui, et, lorsqu'elle fut à la grille du jardin, comprenant que c'était sérieux, et qu'elle partirait, il se mit à lui envoyer des baisers... Des baisers d'enfant ! Marie-Anne ne pouvait pas ne pas les rendre, et, à travers la grille, par-dessus la floraison du jardin, ce fut, un moment, entre l'enfant et la jeune femme, un échange exquis... Une passante, qui la frôla, sur le trottoir, la ramena à la réalité. La femme se retourna, et la regarda longuement... Pauvre Marie-Anne, à quoi vous exposez-vous, envoyant ainsi, de la rue, des baisers, à qui ?..

Puis venaient trois autres petits amours, André, Charles et Mano, trois petits frères, en escalier. Vous, vous êtes doublement chers, mes chéris. Encore plus que Sonia, vous êtes parents à tante My, et vous avez, pour vous faire aimer davantage, le souvenir de Celle qui vous aimait tant, et qui n'est plus...

Une ombre douloureuse, assombrit le visage de Marie-Anne... Mais Mimi Richaud est là, la petite Parisienne si jolie, souriante, — de ce sourire parisien unique au monde — et Marie-Anne revoit un moment les beaux jours écoulés, naguère, dans la Ville merveilleuse... On y avait aussi, — oh ! tant ! — le culte de l'enfant, et c'est même un des faits qui avaient le plus contribué à mettre la Créole, nouvelle venue dans ce tourbillon, en communion de sympathie avec la foule parisienne. A Paris, en effet, sans doute parce que, trop souvent, on est forcé de l'exiler à la campagne, l'enfant est roi. Dans la rue, trônant dans sa voiturette, il voit le sergent de ville s'empresser au devant de lui pour la traversée des boulevards ou des rues encombrées. Dans l'autobus, le tramway ou le métro, chacun se lève ou va se lever si un père, une mère, entrent, chargés d'un petit. Marie-Anne les admirait tant, ces petits si beaux, de Paris ! On y savait les soigner, les parer. Nulle part, elle n'en avait vu de si adorables. L'hiver, lorsqu'elle en rencontrait, dans la rue, le petit visage recouvert d'une voilette blanche, des gants à leurs

menottes, avec des airs, déjà, de petites femmes, elle ne pouvait s'empêcher de se retourner pour les voir plus longtemps, et plus d'une mère, surprise, avait attaché sur la jeune femme qui souriait à leurs petits, un regard étonné. Et les jardins et les squares, vraies volières d'enfants, à Paris, la retenaient toujours de longs moments...

C'est son mari surtout qui avait fait, à Paris, la conquête de Mimi Richaud, mais Marie-Anne avait dû à la petite une de ses plus exquises amitiés à Paris, celle de sa maman, Parisienne à l'esprit étincelant, si charmante, et qui avait fait à ces Créoles venus du bout du monde, avec tant de bonne grâce, les honneurs de son beau Paris.

Même à Paris, en effet, les enfants ne leur avaient pas manqué, et le cher petit Jacques, qui tournait maintenant vers Marie-Anne sa jolie tête bouclée, en relevant, d'un geste qui lui était familier, le coin de sa chemise, leur avait fait passer des heures charmantes dans ce clair appartement de la rue de Vaugirard, où ils avaient retrouvé un ami d'enfance, depuis longtemps établi à Paris. Le père de Jacquot avait été, pendant de longues années, un célibataire endurci. Puis, un jour, pendant la guerre, le hasard l'avait mis en présence, chez ses parents, d'une délicieuse Belge, réfugiée en France, avec les siens, dès Charleroi. Ça avait été foudroyant. Trois mois plus tard, à une permission de l'officier aviateur, une alliance de plus, toute intime, cette fois, mettait un nouveau lien entre Français et Belges. Et Jacquot avait été le fruit délicieux de cette union.

Lorsque Marie-Anne et Pierre avaient retrouvé à Paris la jolie famille de leur ami, Jacquot avait onze mois, et, malgré son petit air fûté, aucun mot ne sortait des petites lèvres rouges et charnues, une petite bouche tout à fait flamande. Et l'enfant, qui comprenait tout et ne pouvait rien dire, était parfaitement insupportable par moments, tourmentant sans scrupule son papa, s'exaspérant, à table, de ne pas avoir immédiatement ce qu'il réclamait à grand renfort de signes. Par ailleurs, c'était un bambin délicieux, adorant sa maman, gentil avec ce ton-ton et cette tante qui lui tombaient des Tropiques, et fai-

sant oublier d'un sourire ses caprices d'enfant. Puis, tout d'un coup, les mots vinrent à Jacquot : « Bébé ! » avait-il dit, ravi, devant son petit frère, tôt venu après lui. « Denne » — la bonne, Adrienne, « tonton », « tantine » — Marie-Anne. Ce fut un enchantement, ce fut une transformation. Chaque jour amenait des mots nouveaux, et le bébé, qui pouvait enfin se faire comprendre, devenait soudain le plus gentil des petits. On eut alors, dans le clair logis qu'un soleil printanier mettait déjà en fête, des heures folles. Autour du cher petit, quatre têtes se penchaient, ravies, suscitant les mots drôles, imprévus. La mère, très aimée, avait surtout les mots gentils du petit, le père, qui l'idolâtrait, malgré son apparente impassibilité, subissait, sans broncher, les derniers caprices du petit despote. Marie-Anne avait surlout les sourires et les baisers, et « tonton » avait les jeux, les cris, les chants, le chahut quoi ! Le tonton, très gai, s'amusait à apprendre à ce petit Parisien-Belge - Créole, les chansons du lointain pays de son père, et l'enfant les adorait, ces airs drôlatiques et tapageurs.

— « Tonton, chante "Massilette" ! »

Et Tonton entonnait, d'une voix de stentor, tout à fait oublié des minces cloisons qui le séparaient de ses voisins :

« En bas la rivière, Massilette,
« Bichiques l'a monté, Massilette ! »

Ou bien :

Ah ! Zézère, mi aime à vous, Zézère,
Ah ! Zézère, mi aime à vous, pour la vérité ! »

Le petit, battait des mains, s'essayant, comme tonton, à des ségas piqués

Le père, rêveur, revoyait le petit pays, toujours cher, la mère, très gaie, s'amusait presque autant que son Jacques à entendre ces refrains naïfs du lointain pays de « papa », et tonton, dont Jacquot buvait les paroles et la mimique, ne tarissait pas en ségas endiables... Tonton, des mains,

scandait ses airs créoles, Jacquot tapait son cheval de bois, les rires fusaient, le vacarme était à son comble. Alors, Marie-Anne rappelait à Pierre qu'il n'était plus au 99 de la rue du Conseil, et qu'il n'avait plus un jardin de cinquante mètres qui le séparait de ses voisins...

Mais, à mesure que le moment de la séparation approchait, Marie-Anne laissait davantage Jacques à Pierre. Il ne lui avait pris que trop de son cœur, ce petit despote rieur et tapageur, depuis une année qu'ils étaient à Paris... Elle ne voulait pas s'attacher à lui davantage. Marie-Anne devenait lâche...

Et c'était presque une fatalité. Partout, Marie-Anne devait rencontrer les plus gentils petits. Un heureux hasard ne lui avait-il pas fait retrouver à Paris, Joé et Charlotte Gontier, dont elle avait maintenant devant elle la photo, belles petites fleurs humaines, écloses à La Réunion, et dont elle avait suivi là-bas, dans l'île lointaine, le gracieux développement... Charlotte, belle et douce, Joé, espiègle et affectueux, et qui l'appelait, comme tous ceux qu'il aimait, d'ailleurs, « Mimi-Chatte », réservant le nom de « Tec-tec » à ceux qu'il n'aimait pas... Dans leur villa de St-Denis, en face de l'immense mer bleue, sous les grands camélias du Brûlé, sur le sable blanc de St-Gilles, elle revoyait les ébats de ses petits amis, si heureux lorsque tant My leur arrivait, pendant leurs villegiatures...

À la dernière page de l'album, Marie-Anne eut un sourire d'adoration. Ce ravissant tout petit, qui se tient si droit sur sa petite chaise, c'est Lulu, la dernière conquête, Lulu, le petit roi du bord, Lulu, qui avait failli raviver des regrets mal éteints, et rejeter Marie-Anne aux affaires de sa folie maternelle...

... Le « Général » va quitter Marseille. Tous les passagers sont sur le pont arrière, les yeux rivés, avec leur cœur, à la douce terre de France... En dehors de la manœuvre, un silence impressionnant règne à bord. Des mains se joignent, dans une muette prière, des larmes glissent, silencieuses, le long de visages soudain pâlis d'émotion et de regret... Pierre et Marie-Anne ont une peine infinie... Non, ils ne pensaient pas qu'ils auraient eu, à quitter la France, tant de regrets... La petite patrie qu'ils

chérissent pourtant si tendrement, la famille, les amis, le home, tout s'effaçait, en cet instant, devant la grande Patrie qu'ils contemplaient pour la dernière fois, peut-être... Les autres passagers étaient, pour la plupart, des fonctionnaires de la Métropole, qui y reviendraient dans deux ans, dans trois ans, mais des Réunionnais pouraient-ils refaire une seconde fois le voyage de leur île lointaine à la Mère-patrie ?...

Mais le bateau quitte l'alignement des monstres au repos que paraissent ces grands vaisseaux transméditerranéens. Le Vieux-Port apparait mieux, avec sa foule grouillante et bariolée... Notre-Dame de la Garde brille d'un surnaturel éclat... Les collines qui entourent Marseille s'estompent dans une lumière violette et fine, dans ces teintes adoucies, — même sur la côte provençale, — qui ont tant plu à Marie-Anne, pendant son séjour en France, parce que ses yeux, jusque-là, avaient reflété trop d'or, de bleu, de vert, ces éclatantes couleurs de son pays de soleil et de lumière...

Mais le paquebot marche rapidement et la terre de France s'efface... Un dernier soupir gonfle les poitrines. On quitte l'arrière du bateau, on se promène un peu, avant de dîner, sur le pont presque vide du *General*. La soirée se traîne. La Méditerranée est houleuse. Le ciel est d'encre. On entrera dans un orage. Les passagers, peu nombreux, descendent tôt dans leur cabine. Le lendemain, Marie-Anne, qui ne craint pas la mer, est de bonne heure sur le pont, et, dans un allégre footing, — où sont les longues courses dans Paris !... — elle en fait bien des fois le tour. Et, tout d'un coup, le pont s'étant peuplé, elle aperçoit, assis sur les genoux de sa maman, un des plus adorables bébés qu'elle eût jamais vus... Le plaisir la cloua sur place un moment... Elle eut pour l'enfant un involontaire sourire, et pour la mère, un salut d'hommage. Puis elle courut à son mari lui annoncer la bonne nouvelle : « Il y avait, à bord, un bébé ravissant, blond, rose, mignon, deux ans à peu près avec une dame qui paraissait charmante. Du pain sur la planche, mon ami, pour la traversée. On s'amusera ».

Vivement, elle remonta sur le pont, et installa sa chaise-longue près de la dame au bébé... Et la conquête de Lulu

commença. Jamais conquête d'enfant ne fut si lente. Lulu était la malice même il avait, sans doute, une particulière sympathie pour les messieurs, mais il sentait fort bien que Marie-Anne était à ses genoux, et, comme tous les êtres trop aimés, il fut despote. Il mit à l'épreuve la patience et l'amour de la jeune femme. En revanche, lorsqu'il voulut bien être gentil, il le fut pleinement. On avait-il pris ce sourire, ce sourire si fin, qui mettait sur son visage enfantin la grâce d'un âge plus avancé ? Il était manifeste que Lulu préférait Pierre à Marie-Anne. Elle était, d'ailleurs, la seule femme qu'il tolérât. Mais elle ne s'en plaignait pas. Pierre était si heureux !

Pendant la traversée mouvementée de la Méditerranée avec ses violents orages, ses tempêtes soudaines, pendant les étouffantes journées de la Mer Rouge, pendant les pénibles tangages de l'Océan Indien, déchaîné par la mousson, pendant les éclairs, la chaleur, le vent, Lulu fut le sourire du bord, le sourire réconfortant et radieux, au milieu des ennuis inhérents à un long voyage. Et lorsque le temps s'adoucisait, lorsque la mer s'apaisait, lorsque le paquebot filait, calme, paisible, entre « le ciel et l'onde » aux heures fraîches du matin, pendant les beaux couchers de soleil, en mer, la présence et le sourire du petit donnaient plus de charme à ces heures exquises... C'était le petit roi du bord. Equipage, passagers, officiers, matelots, nul ne passait indifférent devant Lulu. D'abord sérieux et peu joueur, il était devenu fort gai et rieur pendant les derniers temps de la traversée, et Marie-Anne les entendait encore, ces frais éclats de rire du petit, un jour qu'il s'amusait à faire la navette entre sa chaise-longue et celle de ses parents... Bien chaussé de petits souliers de chevreau blanc, de courtes chaussettes blanches, un petit paletot de laine blanche également sur une jolie chemise de piqué, trotinant indécis et menu, à cause du roulis, il évoquait, ce jour-là, ce qu'il y a de plus gracieux dans la nature, grâce des jeunes animaux, grâce des fleurs...

Ce fut dur lorsqu'il fallut quitter Lulu à Tamatave. Marie-Anne et Pierre sentaient qu'ils allaient pleurer et être ridicules... On abrégé les adieux en se promettant de s'écrire. Mais le petit s'était attaché à ses nouveaux amis, et

d'instinct sentait irrévocable de la séparation... Il fallut larracher de leurs bras. On l'emporta, pleurant, et, de la barque qui le conduisait au rivage, il les reconnut, et leur tendit ses petits bras...

Marie-Anne avait encore le cœur gros en y songeant... L'album, refermé, glissa sur ses genoux... Elle leva les yeux, mais ne vit pas la pluie qui tombait aussi druë sur le jardin inondé. Ses petits de l'album et tant d'autres encore, aperçus un moment, et toujours admirés : deux délicieuses bessones qu'elle revoyait toujours dans une fête au Jardin colonial, fines et blondes, vêtues d'un bout de gaze bleue, petits papillons dont les gracieuses évolutions l'avaient ravie, ce jour-là, — son petit Roger, beau garçon de cinq ans, fils d'une amie, qui lui offrait, là-bas, à Martigny, sur la terre normande, parée, au printemps, de mille fleurs, où les blancs pommiers mettaient leur grâce liliale, des bouquets de violettes blanches, cueillies, pour elle, dans la forêt toute proche de Lyons, en lui disant avec un accent délicieux : « Celles que t'aimes ! »... — le beau petit Pierre, tant admiré, un jour, dans son joli village de Falisolle, beau petit Belge, avec, déjà, la robustesse de sa race, et son teint éblouissant, petit Pierre, un des meilleurs souvenirs de son voyage en cette terre belge, si amie, — tous ces chers petits, tous présents dans son souvenir, tous aimés, l'absorbaient complètement....

Mais le sourire, peu à peu, s'effaçait de son visage, et une autre Marie-Anne, la vraie, réapparut un moment, le front triste et las... C'est que, sans l'enfant, la femme ne se sent jamais au fond de sa destinée, et Marie-Anne était bien forcée de convenir qu'un vide profond, en dépit de sa volonté, demeurait en son cœur. En vain, elle avait fait sa vie active et remplie... Elle s'était résignée à ne pas avoir d'enfant... Elle avait ôté de son cœur l'angoisse, elle ne pouvait en ôter le regret...

Elle n'avait pas eu la tâche naturelle de toute femme, et celle qu'elle avait particulièrement rêvée pour remplir son existence : la formation d'une âme, d'un esprit, d'un

corps... L'enfant, pour elle, devait répondre à un double besoin, besoin physique, pour ainsi dire, de la plante qui veut fleurir et se reproduire, et besoin de l'idéal le meilleur, à son avis, que l'homme puisse proposer à son amour du beau ! créer de la beauté vivante et agissante...

Beauté physique, beauté intellectuelle, beauté morale, quelle matière, autre que l'enfant, en fournissait de plus précieux éléments, quel art autre en permettait la triple culture à la fois ?

L'enfant aurait été pour elle la suprême œuvre d'art, plus belle que les plus beaux tableaux, plus passionnante que les plus passionnantes lectures, plus émouvante que les plus émouvants spectacles, l'œuvre à laquelle toujours on travaille, sans jamais se lasser, l'œuvre que l'on n'abandonne jamais...

Il ne lui avait pas été donné de réaliser ce rêve de femme, si longtemps caressé. Devait-elle, pour cela maudire l'existence ?...

Mais elle avait, au moins, pris une revanche, sur la vie mafâtre ; elle avait passionnément aimé ce qui lui avait été refusé....

Sans doute, les liens du sang et la douleur attachent plus que tout, mais Marie-Anne seule savait de quelle tendresse elle avait aimé les tout petits qu'elle avait rencontrés sur sa route ...

... Lentement, elle se leva et remit à sa place habituelle le cher album. La grande glace du salon refléta la silhouette élégante d'une Créole au teint mat, aux beaux yeux noirs, doux et veloutés, aux abondants cheveux d'ébène, qui se striaient de blanc... La silhouette se déplaça et vint s'accouder à la fenêtre, et Marie-Anne en découvrant un coin bleu, là-haut, vers la nue allégée, pensa :

« Je ne dois pas me plaindre. Sur ma route, sombre parfois, des fleurs ont jailli, dont le souvenir me reste et me charme... Et j'ai eu des roses seulement, car je n'ai pas eu à gronder, je n'ai pas eu à punir, je n'ai pas eu à faire couler ces larmes d'enfant qui doivent retomber si lourdement sur le cœur des mamans... Je n'ai eu qu'à aimer... Combien d'autres, devant l'écroulement de leur rêve, n'ont pas eu cette part que je garde de mes tout petits, et que rien ne peut m'ôter, la part d'amour ?.. »

E. REVEST.

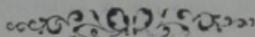


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages
Arrêté portant création de l'Académie. .	III
Membres Titulaires de l'Académie au 31 Décembre 1922. . .	VI
— Associés de l'Académie au 31 Décembre 1922. . . .	IX
— Honoraires de l'Académie au 31 Décembre 1922. . .	XII
— Correspondants de l'Académie au 31 Décembre 1922. . .	XIV

	Pages
Procès-Verbal de la séance du 9 Février 1922.	XVIII
— de la séance du 2 Mars 1922.	XX
— de la séance publique du 8 Mars 1922 (Réception de M. LUCIEN WICKERS).	XXI
— de la séance du Jeudi 6 Avril 1922.	XXIII
— de la séance du Jeudi 4 Mai 1922.	XXIV
— de la séance du Jeudi 1 ^{er} Juin 1922.	XXXI
— de la réunion plénière de l'Académie de La Réunion et du Syndicat Agricole des Planteurs du 6 Juillet 1922.	XXXIII
— de la séance du Jeudi 3 Août 1922.	XXXVIII

	Pages
Procès-Verbal de la séance du Jeudi 5 Octobre 1922.	XL
— de la séance du Jeudi 9 Novembre 1922.	XLII
— de la séance du Jeudi 7 Décembre 1922.	XLV

DEUXIÈME PARTIE

L'Assistance publique à l'Île de La Réunion par M. le D ^r HENRI AZÈMA.	3
Lettre de M. JULES HERMANN à M. le Gouverneur de La Réunion au sujet de la création à La Réunion d'une observatoire Sismographique.	23
Allocution de M. MÉZIAIRE GUIGNARD à l'occasion de la réception de M. LUCIEN WICKERS.	27

	Pages
Etude historique du régime du commerce extérieur et de l'organisation douanière à l'île de La Réunion par M. HENRI GERARD.	31
Discours prononcé par M. MÉZIAIRE GUGNARD à la séance du 9 Février 1922.	137
Choses d'autrefois par M. JULES PALANT.	141
Discours de M. JULES PALANT aux funérailles du soldat FERDINAND HOSPITAL.	175
— de M. JULES PALANT à l'inauguration du Monument aux Morts de Saint-Paul.	185
— de M. ACHILLE PRÉMONT à l'occasion de l'inauguration du Monument aux Morts Saint-Paulois de la Grande Guerre 1914-1918.	197

	Pages
Discours prononcé par M. JULES PALANT au nom du Comité de Fêtes du Cinquantenaire de la République et de l'Anniversaire de l'Armistice.	203
Compte-rendu de l'inauguration, au Musée Léon Diernx, de la salle Mme Denis Le Coat de K/véguen par M. HIPPOLYTE FOUQUE.	229
Discours prononcé par M. RAPHAEL BARQUISSAU à l'inauguration de la salle de Mme de K/véguen au Musée LÉON DIERNX.	233
Historique de « La Charité » par M. HIPPOLYTE FOUQUE.	243

TROISIÈME PARTIE

Résultats du Concours de 1922.	253
--	-----

Pages

Rapport de M. JULES PALANT au nom de la Commission de l'Académie chargée de l'examen des Contes et Nouvelles qui ont participé au Concours de 1922.	255
Une histoire du temps passé par Mlle E. DE HEAULME.	261
La part de Marie-Anne par Mme LUDOVIC REVEST.	283

